

MEG STUART

CASCADE

Centre Pompidou / 12 - 16 octobre



FESTIVAL D'AUTOMNE 2022

Centre
Pompidou



« Quel sens donner à l'image d'un corps qui tombe ? »

Entretien avec Meg Stuart

Le titre **CASCADE** évoque une série d'actions en chaîne, comme un effet domino. Est-ce que ce principe vous a servi à structurer le mouvement ?

Dans **CASCADE**, il est question d'entropie, de choses qui tombent, de corps qui chutent, se relèvent, recommencent... Nous avons travaillé sur un ensemble de principes tournant autour de la gravité, en essayant par exemple d'expérimenter la perception d'une anti-gravité... L'effet domino a servi d'outil structurel; un interprète fait un mouvement, les autres y répondent, et cela crée une réaction en chaîne. Mais plutôt qu'une relation claire et évidente, ce qui se transmet ne cesse de se transformer. Des informations sont échangées, transmises par effet ricochet. On peut dire que les interprètes se partagent les questions, la fragilité, la vulnérabilité, ils se passent le relais afin de répartir la charge qu'ils ont à porter. L'énergie n'adopte pas une forme linéaire, un chemin régulier – elle varie, il y a des transferts d'énergie constants.

Le groupe est composé de sept interprètes assez hétérogènes – venant de la danse et du théâtre, ayant des corps, des âges, des énergies très différentes – et de deux batteurs. Une part du travail a consisté à trouver des manières de se synchroniser et de se désynchroniser. Nous avons cherché à mettre en place une dynamique qui nous permette de redéfinir en temps réel la manière d'interagir, de casser un système pour en produire un nouveau. L'horizon est de créer un écosystème, un groupe essayant d'inventer de nouvelles structures pour être ensemble. Qu'est-ce que ça voudrait dire de recréer le monde ? Qu'est-ce qu'on fait lorsqu'il n'y a plus rien, comment on se déplace, comment on se comporte dans le vide ? À un moment dans la pièce a lieu une sorte d'épiphanie, un moment de révélation qui entraîne d'autres états, qui transforme cette intensité, qui en fait autre chose qu'une pure mécanique. Je le décrirais comme un changement de paradigme, une explosion des repères rationnels. J'aimerais que les spectateurs aient une perception de ce renversement, qu'ils soient amenés à questionner l'échelle des choses – le haut et le bas, le grand et le petit, le lent et le rapide...

Les voix ont également une place importante dans la pièce. Comment les textes sont-ils apparus ?

Lors des premières répétitions, nous avons commencé à écrire une « lettre à la pièce », comme une manière d'engager un dialogue avec elle. Cette lettre nous a permis de maintenir un lien avec elle, lorsqu'il est devenu impossible de répéter avec la crise du Covid. Lorsque nous nous parlions en visio-conférence, il nous arrivait de reprendre ce dialogue, en nous adressant à elle. Et lorsque nous avons repris le travail, j'ai commencé par dire ces mots : « welcome back », et j'ai proposé d'improviser autour de ces mots ; ensuite, à partir des improvisations de Davis Freeman, nous avons mené un dialogue avec Tim Etchells sur le texte ; Pieter Ampe a également travaillé à partir d'improvisations ; le texte d'Isabela Fernandes Santana a été écrit à partir de ses improvisations tournant autour de souvenirs, de la situation au Brésil, du Covid... Cette parole contient une incertitude, qui a à voir avec la complexité du présent. À un moment, on entend Pieter Ampe dire « avec tout ce que nous avons traversé, nous sommes préparés à ce qui vient ». Et en même temps, rien ne nous avait préparés à la guerre en Europe. Chaque événement dans la réalité recontextualise la pièce, et polarise différemment les images qui la parsèment : quel sens donner à l'image d'un corps qui tombe, ou d'un corps allongé au sol ? Une pièce traverse le temps, subit son action, mais aussi rencontre d'autres lignes temporelles, s'en échappe...

Vous avez travaillé avec le scénographe et metteur en scène Philippe Quesne. Comment l'espace a-t-il influencé la dynamique des corps ?

Philippe Quesne a fait une proposition qui donne un cadre assez fort – un espace hors du temps, sans limites... Cet espace contient les interprètes – il fonctionne à la fois comme une illusion et comme un horizon illimité – possédant une sorte de conscience : une âme qui affecte les êtres qui s'y déplacent. Toute la pièce met en jeu un équilibre entre un élan, une volonté de dépasser les limites, et la tentative d'atteindre une forme de lâcher prise. Le groupe essaie de produire une action qui ait du sens, et en même temps leurs mouvements sont gagnés par l'entropie,

par un effondrement intérieur. C'est cette collision entre deux dynamiques qui m'intéresse. Le décor permet de redéfinir et de dépasser nos préconceptions sur l'espace intérieur et l'espace extérieur, l'entropie et le lâcher prise, l'immobilité et le mouvement infini. Philippe Quesne a apporté une forme d'humour, d'ironie discrète à la pièce. Cet environnement ralentit la mécanique des corps, il absorbe une part de l'énergie qui les anime. Cela pose la question des limites : où sont les limites, physiques, énergétiques, comment ces règles sont fixées, comment trouver une forme d'autonomie, de liberté ? Cette liberté ne peut provenir d'une personne seule, elle est liée au groupe, à sa capacité à évoluer ensemble. L'évolution de ce groupe met en jeu un équilibre entre une forme de compétition et la nécessité de la collaboration. Les objets gonflables qu'il a créés propagent une forme d'empathie – et reflètent les états mentaux des corps qui s'y déplacent. Ce qui me plaît dans ces objets, c'est leur ambivalence : ils peuvent créer des mondes imaginaires, du rêve – mais aussi du vide, du rien ; ils évoluent, deviennent des restes, des résidus. Il a inventé un environnement qui se transforme avec les danseurs et qui leur laisse de la place. De son côté, la musique pose une pulsation, une fondation. Elle produit un sentiment d'urgence, et sa répétition rejoint l'effet de « cascade », de boucle qui structure le temps.

Propos recueillis par Gilles Amalvi

Meg Stuart

Née en 1965 à la Nouvelle-Orléans, Meg Stuart vit et travaille entre Berlin et Bruxelles. En 1983, elle intègre une formation de danse à l'Université de New York. Elle prolonge son travail de recherche au sein du « Movement Research » et s'implique activement dans la vie artistique de la scène chorégraphique new-yorkaise. Invitée à se produire au Festival Klapstuk à Louvain en 1991, elle crée sa première pièce, *Disfigure Study*, qui marque le début de sa carrière en Europe. Le corps y est une entité physique vulnérable – un corps déconstruit, distordu, déplacé – mais qui résonne encore dans sa capacité à faire sens. Soucieuse de développer ses projets au sein d'une structure qui lui soit propre, Meg Stuart fonde sa compagnie *Damaged Goods* à Bruxelles en 1994. De celle-ci naîtra plus d'une trentaine de productions. L'artiste développe également des projets vidéo, des installations et des créations *in situ*. Elle initie plusieurs projets d'improvisation – cette dernière occupant une place fondamentale dans son œuvre –, et travaille à l'élaboration d'un nouveau langage qui se joue des frictions entre danse et théâtre.

CASCADE

Centre Pompidou – 12 au 16 octobre 2022

Chorégraphie, Meg Stuart

Création et interprétation, Pieter Ampe, Jayson Batut, Mor Demer, Davis Freeman, Márcio Kerber Canabarro, Renan Martins de Oliveira, Isabela Fernandes Santana
Scénographie et lumières, Philippe Quesne
Dramaturgie, Igor Dobričić
Composition musicale, Brendan Dougherty
Musique live, Philipp Danzeisen et Rubén Orio
Costumes, Aino Laberenz
Texte, Tim Etchells, *Damaged Goods*
Assistante scénographie, Élodie Dauguet
Assistante costumes, Patty Eggerickx
Assistante création, Ana Rocha

Production *Damaged Goods* ; Théâtre Nanterre-Amandiers ; PACT Zollverein (Essen) ; Ruhrtriennale (Bochum)

Avec le soutien de la Fondation d'entreprise Hermès dans le cadre de son programme *New Settings*



Coproduction December Dance (Bruges) ; HAU Hebbel am Ufer (Berlin) ; théâtre Garonne – scène européenne (Toulouse) ; Kunstencentrum Vooruit (Gand) ; Perpodium (Anvers) ; Festival d'Automne à Paris

Coréalisation Les Spectacles vivants – Centre Pompidou (Paris) ; Festival d'Automne à Paris

Remerciements, Sofia Borges, Francisco Camacho, Jorge de Hoyos, Sofie Durnez, Samuli Emery, Caitlin Fisher, Kobe Le Duc, Vincent Malstaf, Giulia Paolucci, Stéphanie Pitiot, Susan Tobiasson

Meg Stuart et *Damaged Goods* sont soutenus par les autorités flamandes et la Commission communautaire flamande. Avec le soutien du Tax Shelter du gouvernement belge

Durée : 1h50

Meg Stuart au Festival d'Automne à Paris

2017 : *Shown and Told*, avec Tim Etchells (Centre Pompidou)

2011 : *the fault lines*, avec Philipp Gehmacher, Vladimir Miller (Ménagerie de verre – Paris)

2011 : *VIOLET* (Centre Pompidou)

2007 : *BLESSED* (Théâtre de la Bastille)

2002 : *Disfigure Study* (Théâtre de la Bastille)

2000 : *Highway 101* (Centre Pompidou)

Partenaires médias du Festival d'Automne à Paris



centrepompidou.fr – 01 44 78 12 33 / festival-automne.com – 01 53 45 17 17

Photo : © Martin Argyroglo



FONDATION
D'ENTREPRISE
HERMÈS

FONDATIONDENTREPRISEHERMES.ORG

NOS GESTES NOUS CRÉENT ET NOUS RÉVÈLENT

DE SEPTEMBRE 2022 A AVRIL 2023



PHOTO © ISABELLE WENZEL

NEW SETTINGS

Dalila Belaza
Steven Cohen
Thibaud Croisy
Boris Gibé
Smaïl Kanouté
Joris Lacoste, Pierre-Yves Macé,
Sébastien Roux & Ictus
Euripides Laskaridis

Ariane Loze
Théo Mercier
Tidiani N'Diaye
Bouchra Ouizguen
Philippe Quesne
Meg Stuart
Alexander Vantourhout

THÉÂTRE DE LA CITÉ
INTERNATIONALE

MC93

Théâtre
de la
Ville
PARIS

subs

CENT
QUATRE
#104 PARIS

FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS
3^e édition

Centre
Pompidou



CENTRE DES
MONUMENTS NATIONAUX

CRÉER